Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 19 (1911)
Heft: 1

Artikel: Un trésor échappé à la tourmente révolutionnaire
Autor: Dumur, B.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-17772

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

A cette date le Club helvétique n'existait plus. Il paraît avoir terminé sa carrière assez courte vers le milieu de 1791, dans l'obscurité et dans le mépris. De ses intrigues, de ses menées, de ses projets frénétiques où le chimérique le dispute à l'odieux, rien n'avait abouti. Le Club helvétique n'a pas révolutionné la Suisse, en 1790-1791 les temps n'étaient pas mûrs : le Club helvétique est un vaincu..... Au fait, est-ce vraiment un vaincu? Il a manqué son but immédiat, mais il avait semé bien des graines qui devaient lever sept ans plus tard.

E. L. Burnet.

UN TRÉSOR ÉCHAPPÉ A LA TOURMENTE RÉVOLUTIONNAIRE

La petite jacquerie vaudoise connue sous le nom d'insurrection des *Bourla-Papay* (brûleurs de papiers), qui, en 1802, mit en ébulition le canton du Léman et fut la terreur des châteaux, exerça surtout ses ravages dans les districts de Morges, Rolle, Aubonne, Cossonay, Echallens, Orbe et Yverdon. Les paysans insurgés avaient décidé d'en finir avec les anciennes redevances féodales ; réunis en troupes armées, ils parcoururent ces contrées, faisant sauter les portes des archives particulières et même publiques, pour réduire en cendre les registres notariés, les parchemins, les titres de propriété qui leur tombaient sous la main.

La famille de Charrière possédait les seigneuries de Sévery, Penthaz et Mex ; elle ne fut pas épargnée et on pourrait s'imaginer que tous les documents relatifs à son passé ont été alors anéantis. Heureusement le désastre ne fut pas complet pour elle ; des lots considérables de pièces diverses purent être sauvés. C'était mieux qu'une épave, pour l'histoire c'était même tout un trésor : correspondance

nombreuse et variée, cahiers de notes intimes, autographes rares, pièces de vers, curieuses cartes de visite écrites à la main, invitations de soirées et de bals, programmes de représentations théâtrales, catalogues de libraires, vieilles gazettes, tout cela illustré de charmants portraits, de miniatures peintes sur émail, de silhouettes découpées par le fameux Huber, etc., etc... un véritable musée historique.

Pendant un siècle et plus ces précieux souvenirs sont restés inconnus du public, mais, depuis quelques années, M. et Mme William de Sévery les ont soigneusement étudiés, classés et ont eu l'heureuse inspiration de les utiliser. A cet effet, ils ont écrit, en collaboration, un ouvrage intitulé : *La vie de société dans le Pays de Vaud à la fin du XVIIIe siècle. Salomon et Catherine de Charrière-de Sévery et leurs amis*. Le premier volume vient de sortir de presse.

Nos auteurs, loin de croire avec Voltaire que les petits détails sont « la vermine de l'histoire », ont compris qu'au contraire bien choisis et mis en bonne place, ils donnent souvent la clef de graves événements, mieux que ne le feraient de longues dissertations. Ils ont donc puisé à mains pleines dans leurs archives. Sans se laisser arrêter par de mesquins scrupules, ils ont libéralement donné le texte ou des extraits étendus, de très nombreuses pièces, toutes inédites, et ainsi reconstitué une scène sur laquelle des personnages bien vivants portent le costume dont ils étaient revêtus autrefois, pensent et agissent comme ils le firent en réalité, en ayant à la bouche leurs propres discours. Il nous est permis de pénétrer en leur compagnie jusque dans les coulisses, d'écouter les petits secrets que de jolies femmes enrubannées, rieuses et spirituelles se chuchotaient à l'oreille, même de lire les timides aveux qu'elles n'ont confié qu'à leur journal intime. Le spectacle, toujours piquant, se déroule dans les châteaux du Pays de Vaud, à Lausanne, en Allemagne et jusqu'à la cour de Versailles.

C'est la famille de Chandieu qui apparaît la première. Elle eut ses illustrations, entre autres Antoine de Chandieu dit Sadeel, un fameux théologien (1534 à 1591) et Charles de Chandieu-Villars, lieutenant général (1659-1728). Elle possédait le château de l'Isle et le fit reconstruire, en 1696, sur les plans de Mansard. Avec sa belle pièce d'eau, son escalier monumental, ses salons tapissés de Gobelins, cette demeure avait grand air. C'est là que vivait lorsqu'il n'était pas au service étranger, le colonel Benjamin de Chandieu, le dernier de sa race. Il n'eut que des filles : Catherine, l'un de nos plus importants personnages, Henriette, qui fut la mère de Benjamin Constant et deux autres encore.

La petite Catherine, née en 1741, dans ce milieu aristocratique, fut toutefois élevée simplement. Le journal qu'elle tint de 10 à 15 ans raconte, d'une façon naïve, sa vie assez monotone, ses joies et ses petits chagrins d'enfant. La jeune fille sortit plus tard du village et fit des séjours chez des parents à Lausanne, à Berne, à Genève ; elle était dans cette dernière ville en 1760. A Ferney, où l'on jouait alors *Fanime*, elle vit Voltaire. Il « se présenta au théâtre avec une grande barbe blanche, qu'il rajusta une ou deux fois, et un certain air comique, même dans les endroits les plus tragiques ». Il était « mis à faire étouffer de rire » : culotte de satin cramoisi venant à la cheville, deux vestes passées l'une sur l'autre, la petite de soie rouge, travaillée en or, la grande d'étoffe magnifique à fond blanc, brodée or et argent, relevée d'un côté et, de l'autre, descendant jusque dessous le genou ; surtout de satin agrémenté d'argent, enfin manteau bleu doublé de cramoisi et galonné d'or. (Ceci n'est qu'un abrégé rapide).

A l'âge de 18 ou 19 ans, Catherine de Chandieu sait donc observer et rendre compte de ses impressions ; si son style n'a pas encore toute l'élégance désirable, il ne manque pas de trait. Son talent s'affine par la suite, ainsi qu'en témoi-

gnent des lettres qu'on voudrait plus nombreuses. Parfois elle y donne en passant un coup de bec, mais jamais méchant. Au cours de quelque brouillerie momentanée de famille, elle écrira par exemple : « Mes sœurs sont au Jourdi (une campagne au-dessous de Lausanne) se distribuant des flatteries mutuelles pour se mieux mener l'une l'autre. » Plusieurs passages de cette correspondance sont ainsi prestement troussés.

Avec sa charmante figure, ses beaux yeux gris-bleu et son fin sourire, quelque peu énigmatique, Catherine de Chandieu était faite pour plaire, aussi eut-elle toute sa vie de fervents admirateurs, qui célèbrèrent ses perfections en prose et en vers. Elle vit papillonner autour d'elle une petite cour et jusqu'à de jeunes princes allemands en séjour à Lausanne. Des personnages importants : Gibbon, Necker, Tissot, Montyon et d'autres goûtèrent fort sa conversation enjouée et spirituelle.

Catherine, dont plusieurs soupirants s'étaient inutilement disputé la main, ne se maria qu'en 1766 avec Salomon de Charrière de Sévery. Elle avait alors 25 ans et son époux 42. Cette union fut heureuse. Au milieu d'une société essentiellement mondaine et par trop légère, la jeune Dame de Sévery, bien que fort sensible aux hommages dont elle continuait à être l'objet, sut rester maîtresse de son cœur et conserver pour celui qu'elle appelait « son cher ami, son ami adoré », la plus parfaite sincérité (ce qui est une qualité bien méritoire) et une affection inaltérable. Deux enfants William et Angletine, vinrent bientôt compléter cette sympathique famille et l'unir toujours davantage. Des deuils accentuèrent les sentiments religieux qui animaient Mme de Sévery dès sa jeunesse et y mirent même une pointe de mysticité.

Salomon de Charrière-de Sévery eut une vie plus mouvementée que celle de sa femme. Après des séjours à Bâle puis à

Paris, il remplit à Lausanne quelques charges civiles et militaires, mais trouva bientôt ce champ d'activité insuffisant. A l'exemple d'autres gentilshommes du Pays de Vaud,il prit la résolution de s'expatrier, au moins pour quelque temps, et partit pour l'Allemagne. Il dirigea d'abord l'éducation d'un fils du prince d'Ysenbourg-Birstein et voyagea avec lui. Il devint plus tard le gouverneur des trois fils du prince héréditaire Frédéric de Hesse-Cassel et de la princesse royale, fille du roi d'Angleterre.

Dans les deux cours où il fut ainsi introduit, S. de Sévery eut le grand talent d'éviter les nombreux écueils inhérents à sa position. Il sut surtout aimer ses élèves et conquérir ainsi leur affection. Les jeunes princes de Hesse-Cassel lui restèrent toujours fort attachés.

Le mentor possédait d'ailleurs les qualités requises pour faire une belle carrière : figure très avenante, manières distinguées, caractère égal, affabilité, enjouement. La mère des jeunes princes de Hesse-Cassel sut apprécier tout cela. Dès l'abord, elle accorda à S. de Sévery son estime et sa confiance et le traita constamment de la façon la plus honorable.

Après sept années passées à Cassel, Gœttingen et Hannovre, S. de Sévery rentra en Suisse, honoré du titre de conseiller d'ambassade, et, comme nous l'avons vu, se maria en 1766. Dès lors il vécut dans le château de Mex, hérité d'un oncle, et dans celui de Sévery, menant la vie de gentilhomme campagnard.

Le livre dont nous faisons la rapide analyse fournit de nombreux extraits de la correspondance que Salomon de Sévery entretint, d'une façon régulière, avec ses parents pendant tout le cours de son long séjour à l'étranger. Ces lettres dépeignent par le menu la brillante société au milieu de laquelle il a vécu. Elles sont par là d'un grand intérêt anecdotique et précieuses même pour l'histoire générale des

pays (France et Allemagne) que notre gouverneur parcourut dans ses voyages. Quant à la vie que menaient alors la noblesse du Pays de Vaud, elle était déplorablement frivole, chacun pensant surtout à se divertir. La plupart des seigneurs s'arrangeaient pour ne rester dans leurs châteaux que le moins de temps possible et accouraient à Lausanne pour y prendre part aux mille distractions qui leur étaient offertes. Cette ville était, en effet, devenue le rendez-vous obligé de tous les désœuvrés qui couraient le monde. Barons grands et petits, comtes, princes hommes éminents de toute sorte y faisaient volontiers des séjours, y étant reçus et caressés mieux que partout ailleurs. Pour eux ce n'étaient qu'invitations, bals, représentations théâtrales, soirées, banquets, fines parties de campagne. Beaucoup de personnes aimaient d'ailleurs à se rencontrer autour des tables de jeu. A Lausanne, on gagnait quelquefois de l'argent; on en perdait davantage.

Les notabilités littéraires ou autres étaient accueillies avec le même engouement. Une amie de Mme de Sévery en donne un exemple caractéristique : « Mme de Corcelles rassembla mercredi, pour Mlle d'Aubonne et pour les Bressonnaz, une jolie compagnie et tous les superfins en hommes. M. Servan (le grand avocat français) était le morceau friand sur lequel tout le monde s'acharnait : de Brenle vint et l'avala, Gorani le dévora, Deyverdun le mâcha, Saussure le suça, de telle manière qu'aucun de nous n'en eut miettes et nous conclûmes qu'il ne fallait avoir qu'un bel esprit à la fois, qu'ils se mangeaient comme des brochets les uns les autres. »

Cette Dame de Corcelles nous dira ailleurs, d'un petit ton égrillard, comment une jeune femme de sa connaissance s'y prenait pour attirer l'attention du chevalier des S. et attraper sans doute mieux que des miettes. On peut croire que d'autres fines mouches n'étaient pas plus réservées.

Salomon de Sévery n'était que médiocrement satisfait de ces mœurs efféminées. Plus d'une fois il lui arrive de parler de Lausanne et de ses habitants sur un ton peu louangeur. A son avis c'est à Berne qu'il faut aller pour trouver des hommes.

Il va de soi que M. de Sévery ne prisait point le libéralisme de Benjamin Constant. Il décoche contre ce neveu par alliance des mots cruels. D'autres parents de Benjamin faisaient de même.

Mais pourquoi écourter ainsi et gater de charmantes pages ? C'est une véritable trahison. Constatons simplement que les derniers chapitres du volume consacrés à la famille de Constant, à la vie de campagne, la sociabilité, les lectures et récréations littéraires, le théâtre, les étrangers à Lausanne sont tout aussi attrayants que les premiers.

Le beau livre de M. et Mme William de Sévery est une mine inépuisable de renseignements curieux et, comme nous l'avons dit, un véritable trésor. Pour les personnes qui s'intéressent à l'histoire ce sera toujours une bonne fortune de l'avoir sous la main et de pouvoir le consulter. On le lira et relira longtemps ailleurs encore que dans le canton de Vaud. Il doit trouver sa place dans toutes les bibliothèques.

B. Dumur.

TESTAMENT DE HONORABLE JEHAN LIONARD

Bourgeois et marchand de Lyon[1]

1590

Au nom de Dieu le père tout puissant Amen. A tous presens et advenir soit notoyre et manifeste Que l'an jour datte des presentes, Par devant moy notayre soubsigne, en la presence des tesmoings soubs nommes S'est personnellement constitue honorable et prudent Jehan Léonard bourgeois et marchant de la cite de Lyon et present habitant dans la ville de Vevey. Lequel estant

[1] Registre du notaire Chevallier de Vevey, aux A. C. V., fol 76, — Communiqué par M. A. Millioud, archiviste.